

une contribution nouvelle à l'histoire du menabe .

Jacques Lombard (1)

COMPTE-RENDU PAR JEAN PIERRE DOMENICHINI.

Les travaux concernant l'histoire de Madagascar sont plus nombreux qu'on le croit souvent, mais de ceux qui sont connus de tous, beaucoup ne sont souvent que des compilations de seconde main, alors que des ouvrages importants ne font l'objet que d'une diffusion confidentielle, ce qui est souvent le cas des publications des organismes de recherche. Aussi serait-il dommage que passe inaperçu l'ouvrage de Jacques LOMBARD sur *la Royauté Sakalava* (1) qui, quoiqu'il ne soit qu'une "première ébauche", apporte déjà une contribution importante à l'histoire de l'Ouest Malgache et annonce une étude plus en profondeur sur le Menabe et un certain nombre d'autres publications en rapport étroit avec le sujet.

Jacques LOMBARD qui a sillonné le Menabe pendant quatre ans en y recueillant systématiquement les traditions dynastiques, claniques (ou lignagères) et folkloriques, faisant ainsi pour l'immense Menabe ce que le Père CALLET avait fait pour l'Imerina traditionnelle (*Tantara ny Andriana*), se propose de nous donner un schéma d'analyse du système politique sakalava dans le cadre géographique où il a vu le jour et qui seul permet de donner les clefs pour comprendre les royaumes sakalava du nord (Boina et Sambirano) qui en dérivèrent et formèrent avec le Menabe ce que l'on a coutume d'appeler, malgré des différences caractéristiques, "le" pays sakalava. Il est donc évident que l'essentiel de l'ouvrage est consacré au Menabe, mais un certain nombre de développements sont toutefois consacrés à des comparaisons avec les royaumes du Nord, - comparaisons qui font mieux comprendre les dynamismes politiques anciens. Faisant oeuvre d'ethnologue et d'historien, Jacques LOMBARD ne succombe pas à la facile tentation du présent ethnographique et ne considère pas les données actuelles comme parfaitement représentatives du passé. Bien au contraire, il montre comment se constituèrent, fonctionnèrent (chapitre I) et s'effondrèrent (chapitre IV) les royaumes sakalava, non seulement dans le contexte malgache mais aussi dans celui plus large de l'Océan Indien, comment évolua le système économique en relation avec l'organisation sociale (chapitre II) et comment fonctionna idéologiquement la royauté sakalava (chapitre III).

Les dynasties Maroseraña du Menabe et Zafimbolamena du Boina appartiennent à ce groupe qui, partant des régions arabisées du Sud-Est de Madagascar au XVIème siècle, va également donner les familles royales aux pays bara et mahafaly, au Fihereña, au pays Tanala, au Betsileo et peut-être à l'Imerina et à l'Antsihanaka, et qui va donc diffuser dans la majeure partie de l'île des conceptions politiques au départ uniques. C'est, pour le Menabe, l'histoire d'un groupe conquérant détenteur du savoir arabe qui, du XVIè au XVIIIème siècle, imposa sa domination à l'Ouest malgache, sut composer avec le savoir des vaincus et proposer une nouvelle idéologie Malgache homogène, à la fois synthèse et syncrétisme.

(1) - Jacques LOMBARD : *La Royauté Sakalava : Formation, développement et effondrement du XVIIème au XXème siècle (Essai d'analyse d'un système politique)*, Tananarive, ORSTOM, 1973, IX-154 p. ronéotées.

Dans le contexte de l'Océan Indien, l'hégémonie *maroseraña* se constitue alors que s'établit la suprématie portugaise ; elle s'intègre à cette époque dans le jeu politique et économique de la première expansion coloniale européenne et fait même intervenir, comme dans le Boïna, la puissance armée des commerçants d'Occident pour asseoir son autorité et son pouvoir. Au niveau du Menabe, les Maroseraña ont intégré dans une économie fondée sur l'élevage bovin et le commerce extérieur, les anciennes communautés de prédateurs (Mikea, Beosy) vivant dans les forêts encore prédominantes, d'agriculteurs-prédateurs (Vazimba) établis près des lacs et des fleuves, et d'éleveurs (Sakoambe) dans les quelques régions déforestées ; à la razzia qui aurait auparavant assuré les échanges de biens et de femmes entre les diverses communautés, la monarchie *maroseraña* a substitué à son profit un système d'échange et de prestations bien organisé, et par suite une nouvelle organisation des terroirs villageois, auxquels l'époque coloniale apporta encore par la suite un autre remaniement.

A ce système économique centré sur le monarque *maroseraña* correspond, on s'en doute, une idéologie privilégiant le Prince. C'est l'idéologie des *ampañito vola*, des rois qui détiennent le pouvoir de décider et de trancher par la parole. Cette idéologie, affirme Jacques LOMBARD, "n'est pas une idéologie importée" (p.98). Née de la rencontre de celle des arabisés du Sud-Est et de l'idéologie préexistant des groupes *tompon-tany*, "maîtres du sol" avant l'établissement des Maroseraña, elle s'est forgée dans le contexte historique et politique de la conquête et de la constitution des royaumes sakalaves. "Elle est une réflexion sur la pratique politique et religieuse du culte des ancêtres des différents groupes *tompon-tany* qui étaient installés dans l'Ouest avant la constitution du territoire" (p.98)

La nouvelle idéologie assimila donc une grande partie des pratiques pré-*maroseraña*. Ainsi, alors que la tradition attribue à Andriamisara, fils d'Andriamandazoala et frère d'Andriamandresy (1ère moitié du XVIIe siècle), l'institution du culte des reliques royales, ce culte est déjà attesté, et signalé dans l'Ouest de Madagascar par Luis Mariano pour la période précédente. C'est là un bel exemple d'anachronisme descendant dont l'histoire orale nous fournit un grand nombre d'exemples.

Dans cette idéologie, la dynastie *maroseraña* apparaît comme tenant son pouvoir de Dieu (Ndriananahary) non pas dès la création du monde, mais dès son organisation : Dieu ayant donné le monde en partage aux êtres humains, Andriamikimiky, tard venu, n'obtint qu'un morceau de terre et entra en conflit avec ceux qui avaient la richesse, avec les agriculteurs et les éleveurs, avec ceux qui avaient la forêt ou les fleuves. Aussi Dieu, *mpañito vola* suprême, juge souverain qui décide du vrai et du faux, en décida-t-il ainsi : "Toi, Andriamikimiky, rien ne t'appartient, mais tu possèdes tout". Et Andriamikimiky fut dès lors reconnu comme chef, comme *mpañito vola*, par les habitants de la terre.

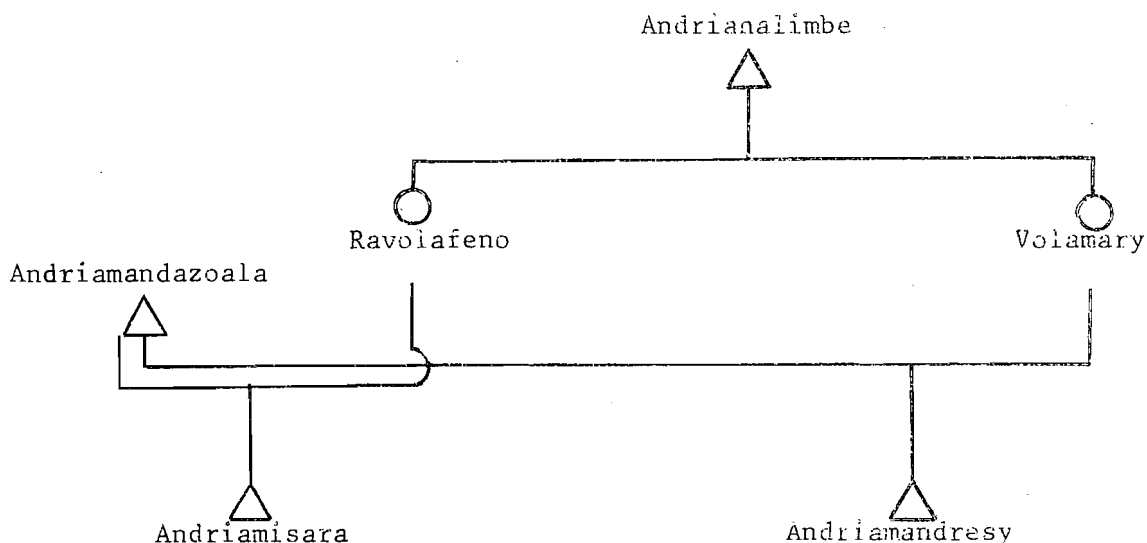
Au *mpañito vola* Andriamikimiky s'oppose d'une certaine manière le devin Babamino. Dieu, qui avait placé ce dernier sur la terre pour soigner les humains avec l'arbre Iabovahatse, lui retira son pouvoir de ressusciter les morts, le jour où il accepta d'être divinisé par les hommes. Cette opposition du roi et du devin apparaît constamment dans l'idéologie sakalava à divers niveaux : ainsi, par exemple, à l'éclipse de lune qui annonce les épidémies contre lesquelles le savoir de l'*ombiasy* est impuissant, s'oppose l'éclipse de soleil qui annonce irrévocablement la mort du Roi.

Mais, détenteurs à l'origine du savoir arabe, les Maroseraña ne pouvaient pas renier ce qui leur était une qualité et un honneur. Aussi, après

avoir donné la propre fille de Dieu comme épouse à l'ancêtre fondateur, l'histoire de Rois du Menabe est-elle l'histoire de l'alliance des descendants des *Mpañito vola* et des grands de la terre *tompon-tany* d'abord, *ombiasy* ensuite. Aussi la tradition orale distingue-t-elle trois périodes : l'époque ancienne (*Fahagola*) qui est celle des *mpañito vola* légendaires descendants d'Andriamikimiky, l'époque vazimba (*Fahavazimba*) où les *mpañito vola* firent alliance avec les *tompon-tany* et donnèrent naissance à la dynastie des Andriambolamena, les "seigneurs de l'or", et l'époque des Rois (*Faha Ampanjaka*) où les Andriambolamena s'allièrent aux *ombiasy*, maîtres de l'argent. Par delà les temps, les Rois Sakalava de la période récente qui est celle qui fonde l'historicité du Royaume du Menabe, veulent se rattacher à Andriamikimiky et aux antiques décisions divines, sans pour autant refuser l'alliance avec les hommes sur qui s'étend leur pouvoir de décider.

L'on aurait pu imaginer que le Royaume dans son historicité s'opposerait au temps idéologique de la création du monde, puisque politiquement il est le résultat d'une conquête territoriale (à moins que ce concept soit inadéquat) historiquement connu dans un temps précis et qu'il nie l'existence des ancêtres des groupes *tompon-tany*. Mais la prise en charge par la nouvelle dynastie, du monde des ancêtres de ces mêmes groupes résidant auparavant dans le Menabe, non seulement lui concilie leurs faveurs, mais lui confère également son autorité. Les cérémonies des *bilo* où sont représentées rituellement les étapes de la constitution du royaume, sont alors les lieux et moments privilégiés des rapports avec les ancêtres, et de l'affirmation de l'autorité royale.

Par delà l'histoire du Menabe que Jacques LOMBARD nous découvre, ce qui nous frappe c'est l'analogie, voire l'identité, des modèles politiques malgaches de l'époque moderne. Cela apparaît particulièrement à l'occasion des alliances d'Andriamandazoala au Menabe. Andriamandazoala épousa deux soeurs, filles d'un chef *tompon-tany* du clan Hiriijy; l'aînée fut enceinte avant sa cadette, d'abord seule épouse. Des deux garçons qui naquirent de ces unions, le premier né, Andriamisara, est le fils de l'aînée des deux épouses, mais le puîné, Andriamandresy, est le fils de la première femme (*valy be*).



Selon la tradition, Andriamandresy seul règna. Or, si une telle transmission du pouvoir au fils de la première épouse n'a rien pour nous étonner et se conforme au schéma habituellement admis, il apparaît évident qu'elle ne s'imposait pas d'elle-même dans ces circonstances, mais bien au contraire qu'elle suscita un conflit si important que l'élimination d'Andriamisara nécessita de nombreuses justifications et que celles-ci restent jusqu'à présent vivantes dans le souvenir. Parmi celles-ci, retenons que la tradition orale affirme avec force l'inaptitude d'Andriamisara à régner en disant qu'il ne se préoccupait que de sculpture, et ne participait jamais au conseil des anciens qui entouraient son père, le roi Andriamandazoala. Par la suite, "les descendants d'Andriamisara constituèrent le clan des Misara qui, seuls avec le clan noble des Marolahy, avait le droit d'ériger une *trañovinta*, tombeau royal réservé aux Mpañito" (p. 19). Reconnaître que les droits du fils de la première épouse du Maroseraña ont bien prévalu sur ceux du fils de l'aînée des deux filles d'Andrianalimbe, et même admettre que l'éviction d'Andriamisara nécessitait l'octroi de compensations et de privilèges dont le maintien était lié au souvenir des circonstances primordiales, ne nous éclaire toutefois ni sur la nature du conflit, ni sur la nécessité d'avoir eu à accorder des compensations.

Car il y eut bien évidemment un conflit, et un conflit important qui signale une période-charnière dans l'histoire du Menabe. Sans vouloir proposer dans le cadre de ce compte-rendu une solution au problème que pose ce conflit, il nous semble important de souligner qu'en inférer une opposition du type familial / politique impliquerait par trop abruptement que les Andriambolamena apportaient des principes d'organisation politique à une société qui n'en possédait pas et que, de ce fait, l'historien risquerait d'écarter *a priori* l'hypothèse selon laquelle la réalité du pouvoir aurait pu être, à ce moment encore, plus détenue par certains chefs *tompon-tany* que par le monarque Andriambolamena, et d'être victime des cadres historiques de l'idéologie développée ultérieurement par les Maroseraña. Ne conviendrait-il pas plutôt de poser le problème en terme de légitimité du pouvoir ? Il nous semble en effet qu'il s'agit dans le cas présent plutôt d'un conflit entre des principes politiques différents, ceux des Andriambolamena et ceux des Hirijy, qui avait été résolu selon ce que nous appellerons provisoirement le "modèle antemoro", où effectivement les groupes détenteurs du savoir et du pouvoir des *ombiasy* prétendent être issus d'une branche aînée, leurs ancêtres ayant autrefois abandonné l'exercice du pouvoir politique à la branche cadette ?

Un épisode, analogue à celui de l'éviction d'Andriamisara, est rapporté au règne de Ralambo (1ère moitié du XVI^e siècle) par *l'histoire des Rois* (1953 = 272-273) d'Imerina. Selon les traditions dynastiques *merina*, Andriantompokoindrindra aurait été écarté du pouvoir au profit du fils de la seconde femme, Andrianjaka, car il aurait été plus occupé à jouer au *fanorona* qu'à secourir son père menacé; ce prince évincé, "ombiasy" lui-même, nous est présenté comme l'"inventeur" de la *trano manara*, la maisonnette qui, sauf privilège particulier, signale les tombeaux des princes, et ses descendants avaient cet autre privilège de construire les *trano masina* des tombeaux royaux et les *trano manara* des tombeaux princiers.

D'Andriamisara à Andriantompokoindrindra, le parallèle est troublant : tous deux fils d'une première épouse dont la primauté fut contestée ; tous deux évincés du pouvoir politique pour une prétendue désaffection à l'égard du politique (non participation aux conseils du Roi / non-assistance à un père menacé par l'ennemi ou la maladie) et des occupations que les traditions dynastiques nous présentent comme futiles (sculpture / jeu du *fanorona*), mais dont on sait par ailleurs qu'elles étaient une des formes de l'exercice du pouvoir politique et / ou religieux; tous deux ayant reçu en "com-

pensation" et légué à leur descendance non seulement le pouvoir rituel de donner aux rois trépassés leur dernière demeure (*trano/vinta, trano/masina*), mais aussi le droit de partager ce privilège avec les lignages royaux.

Quoi qu'il en soit, l'on ne peut qu'être frappé par l'homogénéité des institutions malgaches (ainsi, le roi est partout *tompon'ny razana*, "maître des ancêtres", selon l'expression *merina*; c'est celui qui après examen de l'histoire et des généalogies, donne, retient ou rejette les ancêtres et fixe les hiérarchies) autant que par l'homogénéité de l'éventail des modèles politiques en présence et par la similitude des épisodes mémorisés et des solutions retenues, particulièrement dans la période proto-historique (XVI^e-XVIII^e siècle).

Quoiqu'il soit nécessaire et urgent, pour mieux comprendre selon une perspective historique la monarchie à Madagascar, d'établir l'inventaire des institutions et des concepts qui la supportent, ce n'est pas ici le lieu ni le moment de mener à bien cette tâche. Qu'il nous suffise de retenir le rôle évident qu'y ont tenu les Islamisés dans la diffusion des modèles politiques en pays sakalava et dans toute la Grande Ile. Il est vrai que ce qui nous manque, mais ne diminue en rien la valeur du travail de Jacques LOMBARD, c'est une meilleure connaissance de l'influence, disons arabo-swahilie, à Madagascar au XIII^e-XV^e siècle et, si l'on veut, une bonne définition du système antemoro au XV^e-XVI^e siècle et du savoir arabe (ou présumé tel) à cette époque, qui permettrait de mieux mettre en évidence les mécanismes de la synthèse, de mieux départager dans le système sakalava comme dans les autres les valeurs culturelles antérieures des nouveautés et de mieux mesurer la permanence du fonds ancien, et particulièrement du fonds idéologique ancien, qui reste austronésien dans de nombreux aspects de la monarchie sakalava, malgré l'existence dans le Menabe d'Islamisés pré-*maroseraña*. Si, en effet, l'influence arabe, directe ou indirecte, a propagé des modèles politiques qui peut-être ont favorisé dès le XVII^e siècle l'éclosion d'une doctrine de l'unité malgache et d'un empire unique, il n'en est pas moins évident qu'elle n'est pas la seule cause de l'existence de la monarchie à Madagascar, monarchie qui, selon certains, se serait substituée à des clans, reproduisant ainsi en entier dans les limites de la Grande Ile, le schéma de l'évolution sociale que l'anthropologie victorienne ou marxiste se plaisait à imaginer pour l'humanité.

Pour finir, nous tenons à noter que le travail de Jacques LOMBARD illustre bien pour Madagascar un certain nombre de principes dont le respect est nécessaire dans l'étude de l'histoire transmise par la tradition orale. Il explique par exemple les mécanismes qui ont souvent fait gommer et ont oblitéré tout un pan de l'histoire, la mémorisation autant que l'interprétation qui accompagne toute transmission étant toujours intimement dépendante des différents contextes politiques qui ont suivi les faits à retenir. Ce sont ces mécanismes qui ont longtemps donné l'impression que les civilisations de l'oral n'avaient pas d'histoire, ou plutôt que leur histoire se déroulait de façon cyclique. En effet, en présence d'une tradition historique, l'ethnologue et l'historien n'ont pas sans raison parlé d'une histoire-qui-se-répétait ; mais ils s'étaient laissé prendre au piège de la tradition elle-même, qui présente le plus souvent les faits du passé en fonction du contexte présent, et projetant dans le passé l'unicité du système actuel, efface toute idée d'évolution et fait disparaître tout souvenir de révolution. Cela est particulièrement vrai des traditions dynastiques et de celles des groupes proches des Rois. Tout autant que les conceptions de l'anthropologie victorienne et marxiste qui voulait trouver dans les "sociétés primitives" une image figée d'une étape dans le progrès de la société humaine, la nature de telles traditions est un des facteurs qui aurait conduit à cette conclusion fautive que les sociétés de l'oral vivaient dans un monde immobile ou immobilisé.

Ce travail montre également qu'entre deux traditions divergentes, ce n'est pas actuellement faire oeuvre scientifique que de n'en retenir qu'une seule ou d'établir un pseudo-compromis entre les deux : toute divergence en effet doit d'abord être expliquée ; dès lors le choix ne s'impose plus, car la divergence est porteuse d'histoire et, à ce titre, particulièrement pertinente pour reconstituer le passé. Faire le contraire n'aboutirait qu'à ajouter un maillon de plus à la longue chaîne d'une tradition engagée par nature sur le chemin d'un certain oubli du passé.

L'intérêt de cette publication nous fait espérer une rapide publication des études qui nous sont annoncées et plus particulièrement du corpus des traditions en dialecte sakalava que Jacques LOMBARD a patiemment réuni. Sans attendre, la richesse des matériaux déjà présentés font que cet ouvrage est dès à présent indispensable à quiconque s'intéresse au Menabe et désire étudier la civilisation malgache ancestrale.